

## **Le *Pique* de Vinci ou Les machines de Leonardo**

***Pique*. Texte collectif ; mise en scène de Robert Lepage ;  
dramaturgie de Peter Bjurman, Production Ex Machina, à la  
Tohu, du 14 au 25 janvier 2014**

Raymond Cloutier

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, R. (2014). Compte rendu de [Le *Pique* de Vinci ou Les machines de Leonardo / *Pique*. Texte collectif ; mise en scène de Robert Lepage ; dramaturgie de Peter Bjurman, Production Ex Machina, à la Tohu, du 14 au 25 janvier 2014]. *Spirale*, (248), 84–84.

# Le *Pique* de Vinci ou Les machines de Leonardo

CONTREPOINT PAR RAYMOND CLOUTIER

## PIQUE

Texte collectif ; mise en scène de Robert Lepage ; dramaturgie de Peter Bjurman.

Production Ex Machina, à la Tohu, du 14 au 25 janvier 2014.

Le seul verdict ici, c'est l'ennui. Difficile d'analyser, d'expliquer et surtout de justifier l'ennui.

On peut, au théâtre, jouer l'ennui, pérorer sur l'ennui, creuser l'ennui, mais on ne peut être ennuyant. Lorsque le spectateur lève la tête pour regarder la subtilité de la provenance d'un éclairage, les chaises qui se balancent en attente d'un appel pour descendre vers la scène, et se tourne vers les rangées à droite, à gauche pour constater l'ennui autour de lui, le théâtre à un problème, un immense problème.

On aura beau analyser la sémiotique de la scène circulaire, la nouveauté et/ou l'originalité pour les interprètes de jouer en rond, l'audace du metteur en scène d'avoir installé ses coulisses sous le plateau, l'inventivité du scénographe pour évoquer mille lieux à partir de trappes qui mènent sous la scène, on se demande en fin de compte : qu'est-ce qu'on fait ici ?

Ce qu'on fait ? On regarde. C'est toute la dérive de l'école du théâtre formel, du théâtre où la mise en image vole la vedette au récit, qui vient ici frapper le mur inévitable de l'ennui. Quand la scénographie est devant le jeu, devant le récit, quand les acteurs sont tout petits derrière la machine, le théâtre recule, s'en va lentement dans les trappes de l'ennui.

Et, comble de tristesse, il s'en trouve pour s'en réjouir. Ce théâtre reflète ces temps virtuels, en arrêt sur image, extasié par le vide des formes mortes dans un art qu'on avait défini comme vivant.

Le théâtre pourtant, depuis l'origine, c'est l'art du jeu. Ce n'est ni de la danse (même si parfois la danse joue), ni du cinéma (même si les acteurs y jouent), ni de la performance (même si les interprètes font de la démonstration parfois), ni de la musique (même si les acteurs ou la trame chantent et jouent), ni des décors/vedettes (même s'il faut mettre le jeu en images, pauvres et simples ou riches et complexes), ni une conférence, un prêche, un exposé et encore moins un musée scénographique. Un acteur, un spectateur, une fiction, un récit, une illusion en temps réel : il y a théâtre.

Nous voilà donc à la Tohu, disposés en rond autour d'une pastille surélevée. Vegas est évoqué par un sosie d'Elvis qui célèbre le mariage de deux Québécois (des Céline et René de pacotille). Sommes-nous au début d'un Bye-Bye éculé ? Des chambres d'hôtel surgissent, des bars, des baraques de soldats, des spas, des salles de jeux, des cafétérias d'employés, des chaises vides supposément pleines de joueurs compulsifs, un cowboy dans le désert et un joueur nu qui veut rencontrer en 2003 un ersatz de Castaneda, chaman des années soixante-dix.

Des accumulations de scènes aux dialogues dignes d'un téléroman des années soixante-dix, des clichés à la chaîne, une visite guidée dans le Vegas de tous nos préjugés. Des soldats qui crient, des escortes qui tuent, des mariées qui trompent, des employés indifférents. On ne peut s'attacher à rien, à personne, tant tout est prévisible. Tant et si bien qu'à la fin, après l'interminable marche de l'homme nu dans le désert on se dit : non,

il n'ira pas jusqu'à la purification par le feu et la montée au ciel des hallucinogènes... Eh oui, on s'est fait passer un deux de pique. Et l'on sort en ayant perdu sa mise.

Tout le monde aime Robert Lepage. Intelligent, fascinant, surdoué et surtout obnubilé par Vinci.

Il nous convie dans un grand théâtre circulaire et nous demande d'admirer ses Machines, ses Inventions. Soit ! Mais c'est au Musée qu'il faut nous inviter. Nous irions circuler autour de ses mécanismes, programmes et réflexions en main, colloques et rencontres, retours libres sur une mécanique, avancées vers une autre, bref, une déambulation vers l'œuvre. Pas d'ennui dans ce cas.

Au théâtre, il nous faut partir en voyage et en revenir quelque peu changé, pour un moment, puisque le jeu en temps réel, le récit risqué et unique pour moi ce soir-là, a pris la place de ma réalité pour quelque temps. Je ne suis pas allé à Vegas ! Je me suis ennuyé dans la salle d'attente.

Lorsque Lepage met tout son talent au service d'une œuvre forte (Wagner), ça frise le génie, lorsqu'il nous parle de lui (*Les aiguilles... La face cachée...*), de sa vie, de son histoire, c'est fascinant. Mais les fruits de cette méthode de création (repères et autres processus fumeux) avec une équipe qui ne semble pas forte en dramaturgie, où on ne raconte que ce que l'on pense des autres, où Lepage accepte de montrer platitude sur platitude, doivent être classés pour ce qu'ils sont : des dérives dans un parcours, autrement, admirable. ┘